

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 53

Artikel: Toquades militaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Toquades militaires.

Il y a longtemps déjà que le fusil à aiguille pique l'amour propre du Conseil fédéral. Des tentatives nombreuses et variées ont été faites par notre chef militaire pour trouver cet engin ; malheureusement elles n'ont pas été couronnées de succès bien brillants, et cet habile administrateur n'a pas obtenu des résultats très complets. Mais s'il n'a pas le fusil, il a du moins l'aiguille, il le prouve en la tirant de son mieux pour réformer l'habit de nos soldats.

Les loisirs laissés au ministre de la guerre par le renvoi récent d'un grand rassemblement de troupes, n'ont point été perdus. Triste, seul et recueilli, son imagination lui représenta toutes les manœuvres auxquelles il avait failli présider. Ces épaulettes, ces plumets, qu'il ne voyait qu'en rêve, il les prit en horreur, les casques, les panaches l'oppressaient, l'uniforme lui parut odieux.

Il réfléchit. — Et lorsqu'on réfléchit à Berne, on consulte des colonels. Il s'entoura donc de quelques colonels qui partageaient sa peine et son chagrin. Ces officiers, réunis suivant l'habitude en commission, émirent leur avis sur la culotte étudiée au point de vue militaire et sur le rôle qu'elle jouerait dans une guerre avec l'étranger.

L'opinion unanime fut que la sécurité nationale était gravement compromise par la seconde paire de pantalon exigée du soldat ; cette seconde paire, grosse d'événements, assombrissait l'avenir du pays. L'état actuel des choses n'avait que trop duré. Il fallait saisir l'occasion de montrer à l'armée, réclamant avec indécence un fusil introuvable, que l'état-major n'était point inactif et que si l'on était resté deux mois sans élaborer de nouveaux règlements, la Suisse ne perdrait rien pour avoir attendu.

De là un ensemble de dispositions militaires nouvelles, aussi variées que judicieuses.

Tout d'abord, il fut décidé d'envoyer une douzaine de colonels de la Suisse allemande en mission à Tombouctou et chez les Patagons pour étudier l'organisation des troupes et leur armement. Ce premier devoir rempli, les diverses pièces de l'habillement passèrent les unes après les autres devant la commission. Toutes furent trouvées d'une douteuse utilité.

On résolut de ne laisser au soldat qu'un seul pan-

talon. M. Welti, qui connaît son histoire, savait que sous l'empire une armée française avait, avec un seul pantalon, battu l'ennemi qui en avait deux. Une minorité, le parti du progrès, soutenait que si la première n'en avait point eu la défaite de l'autre eut été plus terrible encore ; elle rappelait en outre que les cohortes de César se battaient sans culottes, ce qui ne refroidissait en rien leur bravoure héroïque. Cette minorité demandait en conséquence de supprimer le pantalon ou tout au moins de le rendre facultatif. Une décision pareille aurait peut-être blessé nos confédérés de la Suisse orientale ; elle fut donc écartée, non cependant sans que le département militaire ne fit des vœux secrets pour l'extinction complète et radicale de la culotte dans l'armée. Espérons qu'alors M. Welti voudra bien allonger les pans de la tunique.

La tunique étant disgracieuse et d'une laideur très convenable, réunit toutes les voix en sa faveur. Elle habillera dorénavant tous ceux qui jusqu'à ce jour lui avaient échappé. La couleur seule du drap alimenta la discussion. Messieurs les colonels n'entendent pas qu'on les passe au bleu ; ils sont au vert, ils y resteront.

Quant au képi, on convint à l'unanimité qu'il y avait urgence de le changer, car il était du plus joli modèle possible, élégant, pratique et léger. Il sera remplacé par une coiffure molle. Or rien n'est plus mou qu'un bonnet de coton ; toutes les chances sont donc pour ce couvre-chef qui laisserait ainsi les fonctions humbles mais utiles qu'il remplit dans l'intimité, pour franchir les limites de l'alcôve et s'épanouir au grand jour. Le casque à mèche, il est vrai, a quelque chose de bien prétentieux pour l'austère M. Welti ; sa mèche présomptueuse et provocatrice est de trop à l'œil sévère de notre magistrat ; mais cet ornement enlevé, le bonnet de coton, muni d'une visière convenable, remplira parfaitement les conditions cherchées.

Les souliers et les bas sont remplacés par des sabots.

On se rappelle qu'il y a peu de temps le Conseil fédéral publia des rapports détaillés, établissant la nécessité de pourvoir les dragons d'une arme supplémentaire, et l'urgence qu'il y avait de leur remettre un fusil. Grâce à cette suite dans les idées, qui fait la force de M. Welti, grâce à cette persévérance dans l'exécution, le plus bel attribut du département militaire, on revient aujourd'hui de

cette opinion. Et comme à Berne il ne se fait rien à demi, la cavalerie assiste à son complet désarmement. La suppression du cheval, encore incertaine, viendra à son heure. Pour être juste, nous devons dire que les cosaques irréguliers des bords de la Venoge ne voient pas ces modifications d'un œil bien serein.

Les inutiles recherches de nos colonels pour doter le pays d'une arme nouvelle entraînent de sérieux changements dans la tactique et dans les règlements. Ces derniers, en effet, ont été faits pour des troupes armées; du moment qu'elles ne le sont pas, il en résulte de graves perturbations dans la stratégie, et l'art de la guerre doit être envisagé sous un jour tout nouveau. C'est ce qu'a bien compris le Conseil fédéral. Pour ne citer qu'un seul exemple de la perspicacité si connue dans le système actuel, le demi-tour à gauche, exécuté avec ensemble en face de l'ennemi, d'un pas leste et dégagé, vaut bien mieux que la charge en huit temps, et le tir à volonté. Cette simple citation suffit pour expliquer comment on remplace le fusil par une pantomime vive et animée.

Dans les derniers essais, le gouvernement a mis au jour un nombre malheureusement trop considérable de fusils se chargeant et partant aussi par la culasse; ce dernier perfectionnement est un secret de l'administration; ces armes n'éclatent pas mal et sautent quelque peu. Malgré ces brillants avantages M. Welti s'est convaincu que le fusil fédéral est une absurde complication; il a décidé qu'on s'en passerait et rédige en ce moment un rapport à l'appui d'une demande de crédit pour faire des essais avec l'arbalète et l'arc de nos aïeux. Quoique tous nos vœux l'accompagnent dans cette voie nouvelle, nous ne savons cependant pas pourquoi le département reculerait devant l'idée d'armer la troupe de gourdins. Un bâton bien nouveau compléterait la tenue du soldat de l'avenir, coiffé d'une casquette molle, vêtu d'un vieux sarreau et chaussé de sabots. Cet ensemble donnerait au troupière l'air de rodeur de grands chemins, ce qui plairait au goût délicat de nos très chers confédérés.

La veille de Noël à Genève.

En dehors de toute idée religieuse, la veille de Noël est certainement la fête préférée des enfants et des jeunes filles; toutefois il s'introduit des modifications sensibles dans la manière de la célébrer; elle prend même un autre caractère dans l'aristocratie et la classe marchande; seule, la population ouvrière a conservé l'ancienne tradition de Challande, de la Chausse-Vieille et de la tronche, d'où noisettes, pralines, dragées, etc., etc., s'épandent lorsqu'on la frappe avec certaine baguette dont les bons parents ont le secret.

Dans les maisons opulentes, ou seulement aisées, on remplace tout cela par les arbres de Noël, brillamment illuminés et surchargés de sucreries, de jouets, de présents de toute nature.

Cette mode venue d'Allemagne a peut-être l'avan-

tage de ne point effrayer les enfants et surtout de ne pas fausser leurs idées; mais, pour notre part, nous préférons le bon vieux Challande si drôlatiquement travesti, et sa respectable moitié, la Chausse-Vieille, qui provoquait au moins le fou rire quand elle entrait dans la maison, coiffée d'un formidable chapeau (contemporain des peignes à la girafe), les yeux cachés par d'énormes lunettes rondes, la figure blanchie (non par la fleur de riz, comme celle de nos dames à la mode, mais simplement avec de la farine), enfin, portant outre le bâton qui l'aidait à marcher, un grand panier rempli de friandises, tandis que le paquet de verges, pendu à sa ceinture, devait servir, suivant les cas, de châtiment ou d'épouvantail.

Oh plaisant couple! auquel peu d'enfants croient, mais que tous aiment à voir venir, comme tu nous sembles plus gai que le sapin, malgré son luxe de bougies, ses rubans, ses trésors gastronomiques et autres; et comme nous sommes heureux quand le hasard nous amène ce soir-là dans une maison joyeuse où petites filles et petits garçons chantent à qui mieux mieux:

Challande est venu,
Son bonnet pointu,
Sa barbe de paille,
Cassons des annailles,
Mangeons du pain blanc
Jusqu'au nouvel-an.

Si l'on nous raille pour cette préférence avouée, dans les salons où Challande serait un intrus, cela ne nous surprendra point et ne nous affligera guère; tout en comptant parmi les plus zélés défenseurs du progrès, nous aimons les vieilles coutumes du pays, celles qui nous rappellent notre enfance, celles qui réveillent dans notre cœur tout un monde de souvenirs lointains.

Ces souvenirs nous amènent à parler des plombs aux formes fantastiques, où les yeux de vingt ans cherchent les secrets de l'avenir. Pour qu'ils les découvrent, il faut, dit-on, que le plomb, liquéfié par l'action du feu, soit jeté dans de l'eau recueillie pendant que minuit sonne. On juge par là du bruit qui se fait autour de toutes les fontaines à cette heure fatidique; le plus souvent on s'y bat, et bien peu rapportent vraiment de l'eau de minuit. Heureux ceux qui possèdent une pompe fermant à clef, ceux-là seuls ont quelques chances de réussite; nous dirons quelques chances, car leur montre ou l'horloge sur laquelle ils comptent peut n'être pas bien réglée: ce proverbe: *les cordonniers sont les plus mal chaussés*, s'applique jusqu'à un certain point à notre population essentiellement horlogère; il nous souvient par exemple d'être venu de la Terrassière à Saint-Gervais pendant que les différentes horloges sonnaient midi.

Mais revenons aux plombs.

Ce qu'on y cherche généralement, ce sont d'abord des bourses pleines, des cornes d'abondance, des anneaux de mariage et quelquefois de mignons petits berceaux. Ce qu'on y trouve le plus souvent, ce sont des pointes aiguës, des langues affilées, des fosses terreuses; quelquefois aussi des anneaux dis-